



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Extrême droite et récit national : quel lien ? Retour sur l'exception en Belgique francophone

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Décembre 2020

Une singularité est périodiquement rappelée et analysée : l'incapacité de l'extrême droite à prospérer en Belgique francophone. Alors que les populistes nationalistes et xénophobes multiplient leurs succès électoraux à travers l'Europe, Wallons et Bruxellois semblent mystérieusement immunisés. Un coup d'œil aux cartes électorales des territoires à proximité suffit à soulever des interrogations, que ce soit dans le nord de la France où le Rassemblement national est installé depuis des décennies, aux Pays-Bas (particulièrement dans le Limbourg hollandais frontalier où le PVV performe) ou de l'autre côté de la frontière linguistique, avec le Vlaams Belang. Pourtant, le terreau wallon semble propice au populisme d'extrême droite : la région subit toujours les conséquences de sa désindustrialisation, avec un chômage élevé et d'importantes communautés d'origines immigrées. Comment expliquer cette particularité ? Parmi les hypothèses multiples et pertinentes qui ont été formulées, il en est une, à peine relevée, mais qui mériterait pourtant qu'on y regarde de plus près : l'absence en Belgique francophone d'un grand récit national transmis, enseigné et partagé. On le sait, l'extrême droite se nourrit d'éléments divers (crise économique, sociale, rejet des étrangers, des élites, etc.), mais également d'un passé forgé sur de grands mythes nationaux. Est-il pertinent de faire un lien entre l'absence de ceux-ci dans l'imaginaire collectif au sud du pays et l'incapacité d'une droite nationaliste et identitaire d'y peser électoralement ?

Avant d'examiner davantage cette hypothèse, reprenons brièvement celles qui apparaissent comme les plus convaincantes¹.

Au premier rang, il semble clair que l'embargo envers les partis jugés liberticides dans les médias francophones a été déterminant pour étouffer dans l'œuf l'émergence de tels partis. L'analyse des structures d'encadrement social permet aussi de dégager de nombreuses pistes. Si l'on compare le sud et le nord du pays, les groupes d'extrême droite ont pu s'appuyer en Flandre sur des réseaux liés au mouvement flamand, dont on ne trouve pas de pendant en Wallonie. A contrario, il existe au sud du pays des structures partisans liées aux piliers historiques démocrates-chrétiens et socialistes (syndicats, mutuelles, associations, etc.) probablement plus vivaces qu'ailleurs. Un autre argument réside dans le fait que les socialistes francophones ont été moins enclins à prendre le virage réformiste incarné par le Labour de Tony Blair. Ils ont su, davantage que leurs homologues anglais, français, italiens ou allemands, garder dans leur giron une importante base d'électeurs des classes populaires. Ajoutons encore, comme le relève

¹ Voir notamment l'étude de Léonie de Jonge, chercheuse à l'université de Groningen : <https://www.cambridge.org/core/journals/government-and-opposition/article/curious-case-of-belgium-why-is-there-no-rightwing-populism-in-wallonia/05D6B4081B60B2D7318809C228791575>, consulté le 14 décembre 2020.

Vincent de Coorebyter, que la gouvernance wallonne, malgré les travers et les dérives qu'on lui connaît, « a maintenu des pratiques de permanence sociale, une présence de proximité dans les villages et les petites villes, un tissu associatif très dense et très ouvert, une forme de simplicité et d'absence de sentiment de supériorité, une facilité à aller au contact, à s'exprimer simplement. »² À ces éléments, il faut bien entendu ajouter l'absence d'une figure charismatique, mais cette absence relève-t-elle de la cause ou de la conséquence ?

Mythes nationaux et totalitarisme

Les pouvoirs forts et les idéologies totalitaires usent et abusent de passés mythifiés. Les nazis y ont eu abondamment recours. On se souvient des errances de l'*Ahnenerbe*³, l'institut himmlerien en quête de l'origine biologique du peuple allemand. Mais, si l'on met de côté les dérives de celui-ci, l'imaginaire nazi est indissociable de récits qui ont nourri le romantisme allemand et le pangermanisme, et qui ont modelé la nation naissante au cours du 19^e siècle. Comme partout en Europe à la même époque, les grands récits nationaux vont servir de ciment aux États-nations. Le nationalisme allemand s'est construit autour de l'image d'un peuple libre, indompté et victorieux des adversaires les plus terribles (Romains, Mongols, Slaves, etc.), mettant l'accent sur certains faits ou époques : peuples germaniques de l'antiquité, Saint-Empire médiéval, ordre Teutonique, grandeur militaire prussienne, etc. Les nazis corrompent tout cela à l'extrême, réinventant l'histoire de l'Europe pour la faire coïncider avec la vision héroïque qu'en avait Hitler, puisant dans les mythes scandinaves, les hypothèses sur les Indo-Européens, l'archéologie, etc. Le philosophe et sociologue allemand Max Horkheimer écrira en exil en 1943 : « Les références des nazis à l'histoire signifient seulement que les puissants doivent diriger, et qu'il n'y a pas moyen de s'émanciper des lois éternelles qui guident l'histoire. Quand ils disent l'histoire, ils veulent dire exactement le contraire : la mythologie. »⁴

L'Italie a, quoi de plus normal, entretenu de longue date des liens intimes avec l'Antiquité romaine. Celle-ci jouera un rôle important durant le Risorgimento et l'édification du nouvel État naissant. Par le biais de l'école et des discours officiels, Rome devint l'un des ferments d'une culture commune à construire. Sans surprise, les fascistes y puisent les références qui servent leurs désirs de puissance et de grandeur. Mussolini prétend incarner et régénérer cet héritage ancien, cherchant dans la culture classique tout ce qu'elle a de viril et d'impérial. La propagande use allègrement de cette romanité magnifiée et instrumentalisée au service du régime et de son chef. Les codes romains envahissent l'urbanisme, l'architecture et les arts en général. L'archéologie romaine prend également une importance considérable. Mussolini met de grands travaux en œuvre pour exhumer et magnifier ce passé : pour ne citer que l'exemple le plus connu, le Forum tel qu'on le connaît aujourd'hui, date de cette époque. Enfin, les désirs expansionnistes et les campagnes africaines furent aussi légitimés par cette romanité.

² http://www.crisp.be/crisp/wp-content/uploads/analyses/2019-07-12_ACL-de_Coorebyter_V-2019-Contrastes-populisme_et_mepiris_de_classe.pdf, consulté le 27 novembre 2020.

³ *Ahnenerbe Forschungs und Lehrgemeinschaft* (Société pour la recherche et l'enseignement sur l'héritage ancestral), créé par Heinrich Himmler, Herman Wirth et Walther Darré en 1935.

⁴ Extrait cité par Pierre Aycoberry dans *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Paris, Seuil, 1979, p. 25.

On pourrait multiplier les exemples appartenant au passé, où les récits nationaux, construits autour de faits d'arme et de figures prestigieuses, ont été poussés à leur paroxysme pour des besoins idéologiques. L'Union soviétique de Staline n'échappe pas à la règle, puisque dès les années 1930, le régime délaisse l'internationalisme prolétarien pour un nationalisme centré sur la Russie. Il suffit de penser aux dernières réalisations de Sergueï Eisenstein (*Alexandre Nevski* [1938] ou les deux opus d'*Ivan le Terrible* [1944 et 1946]⁵), ces grandes fresques historiques dont l'objet central est la lutte, l'unification et la modernisation du pouvoir russe. Symptomatique, également, fut le changement d'hymne national en 1944, où l'*Internationale* céda la place à l'hymne de l'Union soviétique, dont le premier couplet est sans ambiguïté : « L'Union indestructible des républiques libres a été réunie pour toujours par la grande Russie. Que vive, fruit de la volonté des peuples, l'Union soviétique unie et puissante ! »

Léon Degrelle : quels référentiels historiques ?

En Belgique, Léon Degrelle n'a jamais réussi à se reposer sur un récit national clair. Ses hésitations à ce sujet sont révélatrices et pour le moins incongrues dans le chef d'un leader nationaliste. On le sait, Degrelle a construit son image sans véritable programme politique, à coups de dénonciations, d'invectives et d'insultes, axant ses campagnes sur l'antiparlementarisme, l'anticommunisme, l'anticapitalisme, et le rejet des partis traditionnels. Mais, ses références historiques sont toujours restées confuses, faisant tour à tour appel à une Belgique unitaire, aux ducs de Bourgogne ou à l'unité européenne. Rex, dont la base est tout d'abord formée de jeunes catholiques militants, va rapidement devenir le point de ralliement de groupes disparates, mais largement patriotes : vétérans de la guerre 1914-1918, membres de ligues patriotiques de droite, etc. Après la percée électorale du parti aux élections législatives de 1936, Léon Degrelle surprend une bonne partie de sa base en signant quelques mois plus tard un accord politique avec Staf De Clercq, le leader du VNV (Vlaamsch Nationaal Verbond). L'initiative crée une forte secousse dans le parti, un accord avec des nationalistes flamands n'étant pas au goût de nombreux militants. Avec l'Occupation, les errances identitaires de Degrelle vont prendre des contours étranges. Il affirme par exemple sans sourciller que les Wallons, bien que romanisés, sont en fait des [Germains](#). Il se tourne aussi vers la gloire passée des ducs de Bourgogne. Bien des années plus tard, dans une longue interview qu'il donne à des journalistes de la RTBF en 1977⁶, alors qu'il vit en Espagne à l'abri de poursuites, il proclame avec l'emphase qu'on lui connaît : « J'ai réveillé parmi les Belges, le mythe des 17 provinces de la grande Bourgogne. Je voulais réveiller ces grands souvenirs pour enlever aux Belges qui étaient alors amoindris, humiliés par l'Occupation, la certitude qu'ils avaient été quelque chose de grand. » Sans nous attarder sur le fait que les 17 provinces recouvrent une réalité politique du 16^e siècle, de l'époque de Charles Quint, le mythe bourguignon a effectivement tenu une grande place chez Degrelle. Il a en effet rêvé de voir se constituer entre l'Allemagne et ce qui devait rester de la France un État couvrant les régions dominées autrefois par Charles le Téméraire. Rappelons que sur le front de l'Est, ses légionnaires s'appellent entre eux les Bourguignons et arborent la croix de saint

⁵ La seconde partie, perçue par Staline comme une critique du régime, ne sera autorisée en Union soviétique qu'en 1958. Elle donne un coup d'arrêt brutal à la carrière du réalisateur qui meurt en 1948, abandonné de tous.

⁶ Qui ne sera diffusée qu'en 1988, encadrée et contextualisée, et après de longues polémiques.

André, le patron de la maison de Bourgogne et de l'ordre de la Toison d'or. Il faut probablement voir chez Degrelle une volonté de montrer qu'il ne se repliait pas sur la Wallonie et conservait une certaine idée de la Belgique. Revenir au mythe bourguignon était aussi une manière de rapprocher la Belgique de l'Allemagne, et de l'agrandir aux dépens de la France. Enfin, et parce que cet élément est caractéristique des hésitations de Degrelle, il justifiera à de nombreuses reprises sa collaboration avec Hitler parce qu'il était guidé par l'idéal européen : « Nous avons raté trois fois l'occasion de faire l'Europe. Nous l'avons ratée sous Charles Quint. Nous l'avons ratée sous Napoléon : grand malheur ! Si Napoléon avait gagné en son temps, nous aurions eu au 19^e siècle une Europe unie qui eut été le premier pays du monde ! Enfin, nous l'avons ratée sous Hitler. »⁷

Aujourd'hui

Les partis d'extrême droite ont-ils besoin d'une mythologie nationale pour prospérer ? L'expérience du passé le laisse clairement supposer, mais qu'en est-il aujourd'hui ? Intuitivement, l'adhésion aux grands mythes nationaux semble secondaire pour les électeurs du Rassemblement national, du UKIP ou du Vlaams Belang. Ils servent probablement moins la rhétorique de ces partis, que ce n'était le cas chez les nazis ou les fascistes italiens. Mais, a contrario, un discours nationaliste et xénophobe est-il viable sans reposer d'une manière ou d'une autre sur de tels narratifs ? Pour pouvoir invoquer la nation, ne faut-il pas pouvoir invoquer un passé qui s'y réfère ? Un passé qui se rattache à des personnalités et des événements plus ou moins sacralisés qui participent à un imaginaire commun. N'est-ce pas un élément qui manque à la psyché wallonne ? Serait-ce une explication que l'on pourrait ajouter aux hypothèses brièvement résumées dans l'introduction pour expliquer l'incapacité de l'extrême droite belge francophone à percer ? Qui pourrait faire office de Charles Martel, de Clovis ou de Jeanne d'Arc pour un tribun wallon, quel slogan pourrait être porteur d'autant de sens que ne l'est « Schild & Vrienden » pour un jeune identitaire flamand ? Il faudrait bien sûr plus d'éléments pour étayer cette hypothèse, et passer en revue à travers ce filtre l'ensemble des mouvements populistes d'extrême droite européens, de l'Italie du Nord à la Hongrie, de la France à la Pologne. Il semble cependant que la question mérite d'être posée.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁷ Citation provenant de l'interview de 1977 citée ci-dessus.